

Le Libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Réaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ÉTRANGER
Un an.... 80 fr.	Trois mois. 28 fr.
Six mois.. 40 fr.	Six mois. 56 fr.
Trois mois. 20 fr.	Un an.... 112 fr.
Chèque postal Lente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Intellectuels!

Lettre ouverte aux camarades du
Groupement de Défense des Révo-
lutionnaires emprisonnés en
Russie.

Depuis la fondation de votre groupement, je suis vos manifestations avec sympathie et douleur. Avec sympathie, car vous savez bien que je suis avec vous pour défendre les camarades anarchistes, communistes, socialistes, syndicalistes ou sans partis, détenus injustement, en quelque endroit que ce soit. Avec douleur, car il m'est toujours pénible de penser qu'une révolution prolétarienne puisse ainsi mentir à son idéal de liberté et de fraternité. Je vous avoue que j'aimerais voir fondre sur vos communiqués des démentis nets, cinglants, sans réplique. Et vous aussi, n'est-ce pas ? Mais hélas ! rien n'arrive. Et les faits s'accumulent. Et le chemin de croix s'allonge, s'allonge indéfiniment...

J'ai approuvé, à part moi, la plupart de vos manifestations : meetings dans les grands centres pour amener la classe ouvrière organisée à renforcer vos protestations ; communiqués aux journaux, à tous les journaux, de dossiers complets énumérant des faits, tristement ; proposition d'une commission d'enquête qui se rendrait en Russie pour juger sur place. Proposition que le gouvernement des Soviets devrait accueillir loyalement, sans détours, s'il ne craint pas la lumière, toute la lumière. Attendons encore.

Mais, parmi vos diverses initiatives, il en est une qui me semble moins heureuse, car elle est de nature à vous aliéner bien des sympathies. Et je la crois susceptible d'être plus nuisible qu'utile à la cause que vous défendez. Je veux parler de la pétition que vous avez soumise aux écrivains, aux penseurs, aux artistes.

Je m'explique :

Que des écrivains comme Han Ryner, Romain Rolland, Gérard de Lacaze-Duthiers, Charles Vildrac... que des artistes comme Maximilien Luce... signent cette pétition « au nom des plus élémentaires sentiments d'humanité et de justice, sans lesquels aucune société libre ne peut s'épanouir... », qu'ils expriment l'espoir de voir « ... mettre fin aux cruautés qui sévissent encore dans les bagnes et les prisons de la nouvelle Russie », parfait. Nul ne peut y trouver à redire. Et j'imagine que le plus convaincu, s'il est sincère et désintéressé, sera ému par ces scrupules d'hommes libres, propres, honnêtes.

Mais les autres, mes amis, LES AUTRES !

M. Jehan Rictus, qui clame : « Je me sens tout de même heureux de vivre en France... Croyez à mon horreur sans limites », est-il vraiment si fier d'habiter la France : la France des fusillés de Vingré, de Pleury, de Souain et de mille autres lieux ; le pays de Biribi et des bagnes d'outre-mer ; le pays qui fait crever lentement Gaston Rolland et Colfin tandis que Vilgrain et Villain, et tant d'autres, sont en liberté ? Ne lui reste-t-il pas un peu d'horreur — avec limites, s'il veut ! — pour les brutes soldatesques de chez nous, pour nos flics et nos matraqueurs officiels ? Il me semble que nous ne l'avons pas souvent entendu roussir depuis la guerre, ni pendant. Que ne continue-t-il ce silence prudent ? Et pourquoi l'avez-vous réveillé ?

M. Bouchor se « demande si une protestation faite au nom de l'Humanité peut toucher des hommes qui la méprisent ». N'a-t-il jamais eu le temps de se demander s'il était bien propre de publier pêle-mêle, comme il l'a fait dans ses recueils de chants pour les écoles, des hymnes pacifistes joints aux pires conneries patriotardes... Depuis des Hymnes à la Liberté jusqu'aux Chant de Bayard, de Jeanne d'Arc et l'Inépte :

Où l'en vau-tu, soldat de France,
Tout équipé, prêt au combat (etc...)

M. Georges Pioch, toujours bonasse, est avec vous « de tout son cœur ». Ce cœur est vraiment plus innombrable que celui de la comtesse de Noailles. Car il put jadis s'extasier sur le général de Castelnau « génie latin » perdant son fils sans une larme, sur l'héroïque roi Albert, et tant et tant d'autres gloires casquées de 1914. Cependant qu'il vitupérait dans les mêmes vers (?) ces Responsables allemands, autrichiens et turcs, qui avaient imposé la guerre à notre pauvre petit Raymond-l'Avocat,

agneau virginal et puceau sans tache ! Cette muse est vraiment femme de ressource. Et le cœur saignant du brave homme, pour le moins aussi volumineux que lui, un muscle inépuisable !

M. Henry Jacques est avec vous aussi. Et il est encore des *Ecrivains combattants*, de cette confrérie d'authentiques larbins, quémardes de hochets, de places, d'articles payés ; agenouillés devant un Foch, un Pétain, un Poincaré. Il proteste avec vous ? Mais a-t-il protesté le jour où le bureau de ses *Ecrivains Combattants* (dont il fait peut-être partie ?) voulut jeter l'interdit sur le roman de Radiguet : *Le diable au corps*. Un jury franco-américain avait couronné ce livre. A-t-on idée de récom-penser un bougre qui ne fut pas même trouffeur de troisième classe ! Nos sordards de la littérature se réunirent illico et protestèrent contre cette récom-pense décernée à un livre qui montrait sous un mauvais jour la femme française si héroïque durant la guerre. Tu parles ! Avez-vous entendu dire que M. Jacques ait protesté contre cette hénar-mie anerie ?

Enfin — j'ai gardé le meilleur pour la fin ! mais la liste n'est pas close, puis que votre enquête se poursuit — il y a Monsieur Paul Brulat, chevalier de la Légion d'honneur. La médiocrité faite homme. Le type de ce cancre des lettres qui est de tous les comités, de toutes les listes, de toutes les revues, de tous les salons, de tous les groupements... de toutes les opinions ! ! Celui-ci, il faut lui mettre bonne mesure. Comment, camarades, vous ne connaissez donc pas ces *Contes de l'Avant et de l'Arrière* qui formèrent un numéro spécial de la *Feuille Littéraire* durant la guerre. Ce recueil qui comprend *La cure des tranchées*, inoubliable amas d'inepties banales, clos par cette énormité sans nom :

La vie des tranchées, mon cher, déclara Parnasson, tu en vois le résultat. On en meurt ou l'on en ressuscite... plus d'absinthe, plus de vice, plus de neurasthénie déprimante. La vie au grand air, au milieu du danger, la bonne et vaillante camaraderie, le « boulot » assuré.

Une cure de sobriété, de chasteté et d'endurance. Les faibles en reviennent forts. Regarde-moi. Je n'étais plus qu'une épave : me voilà un peu là, à présent, malgré cette petite blessure... deux doigts de moins à la main gauche. Je ne savais que faire de mes dix, quand je les avais... Je vais travailler maintenant, tu verras !... Je ne bois plus.

Et il conclut avec bonne humeur : — Il me fallait ça pour me remettre d'aplomb... Je crois que nous sommes beaucoup comme ça, en France.

Vraiment, camarades, de bonne foi : croyez-vous que ce triste salaud puisse protester contre quoi que ce soit ? Et ne pensez-vous pas que Trotzky ou Guilbeaux doivent rigoler lorsqu'ils lisent une protestation de ce larbin modèle à qui Clemenceau donna la Légion d'honneur (récompense bien due, car il avait outrageusement porté aux nues le vieux Tigre dans la *Faiseuse de Gloire*)

Le remède, me direz-vous ? Car si on n'appelle que les intellectuels propres, il n'y en aura guère !

Eh bien, il y en aura peu. Mais ce peu vaudra mieux qu'une tourbe infecte. Je viens justement de relire ce soir quelques lignes qui sont, hélas ! toujours d'actualité. Peut-être, si c'est possible, encore plus depuis la guerre qu'auparavant : elles sont d'Henri Guilbeaux, dans sa brochure : *Mon crime*. Les voici :

A Paris, je connus l'ignominie de la vie littéraire et les maurs des hommes de lettres. J'appris à connaître tous ces fourbes, tous ces ignares, tous ces arrivistes, qui parlent sans cesse d'idéalisme, d'art pour l'art et ne servent que les plus grossiers intérêts...

Conception... marxiste du monde littéraire ? Si on veut. Mais conception rigoureusement exacte, de plus en plus. Aussi bien, la véritable force de l'avenir n'est-elle plus de ce côté. Mais bien du côté du monde ouvrier, du côté des producteurs éduqués et organisés.

C'est à ceux-là qu'il faut faire appel, camarades. Ce sont ceux-là qu'il faut convaincre... Le reste n'est (c'est vraiment le cas de le dire) que littérature ! Et quelle littérature !

Maurice WULLENS.

Le député italien Matteotti semble avoir été tué par les fascistes

Dans la presse italienne il n'est question en ce moment que de la disparition du député socialiste italien Matteotti.

Les fascistes italiens sont nettement accusés par la rumeur publique italienne, par une grande partie de la presse italienne aussi d'avoir assassiné lâchement ce député.

Il y eut au sujet de ce nouveau crime fasciste une interpellation à Montecitorio (le Palais-Bourbon italien) et les députés, en majorité fascistes pourtant, furent unanimes à le réprouver.

Mussolini lui-même est bien embêté de ce qui arrive, il sent que son pouvoir personnel en est atteint, aussi jette-t-il du lest. C'est du moins ce qu'annoncent les agences qui publient :

M. Finzi, Sous-Secrétaire à l'Intérieur, a envoyé à M. Mussolini une lettre dans laquelle il déclare que « son nom ayant été prononcé au cours d'une réunion des députés de l'opposition, à propos de la disparition du député Matteotti », il prie le président du Conseil d'accepter sa démission.

Des éditions spéciales annoncent que cette démission a, effectivement, été acceptée par M. Mussolini, qui a d'autre part relevé de ses fonctions M. Rossi, chef du Bureau de la presse au ministère de l'Intérieur.

LE FAIT DU JOUR

Un monument Emile Zola

C'est ce matin 15 juin, à dix heures précises, qu'aura lieu l'inauguration du Monument Emile-Zola, monument érigé à l'angle de l'avenue Emile-Zola et de la rue Violet, dans le quinzième arrondissement. Dans l'après-midi, une manifestation se déroulera au Panthéon et, le soir, une « solennité » littéraire et musicale sera organisée dans la salle du Trocadéro.

De telles cérémonies nous indignent quand elles ont pour but d'honorer la mémoire d'authentiques réfractaires qui, durant toute leur vie, méprisèrent et bafouèrent les officielles parades. Un monument à Jules Vallès ou à Tristan Corbière inauguré avec discours de ministres et de pontifes es lettres, musique de garde républicaine et défilé de bonzes en redingote — voilà qui nous fait frémir comme au spectacle d'une ériante injustice.

Ce n'est pas le cas pour Emile Zola. Car le grand romancier ne dédaignait ni les honneurs ni les décorations de la vie publique. Et certainement s'il pouvait contempler les faits qui se déroulaient à sa mort, il serait satisfait de la mascarade de ce matin, comme il se serait réjoui du transfert de ses cendres au Panthéon — malgré qu'il en eût compris et même su décrire dans un de ses romans toute l'inutilité et tout le ridicule.

Mais Zola fut le plus puissant peintre de la Société de son temps — avec toutes ses lares monstrueuses, tous ses jeunes espoirs, toutes ses misères, toute sa passion frénétique. Il fut un tel visionnaire des paysages sociaux, que les descriptions faites par lui il y a vingt-cinq ans semblent « vraies » encore aujourd'hui qu'à l'époque où elles furent écrites. L'auteur de « Germinal » et de « Travail » voyait si intensément hommes et choses qu'il leur donnait une vie nouvelle, une vie comme chargée d'avenir. Zola était, dans le noble sens du mot, un futuriste.

Aussi les Anarchistes élèveront à leur fa-



EMILE ZOLA

çon un monument au poète du « Paradou » et des « Halles », au peintre tragique des déchéances prolétariennes dans les faubourgs empoisonnés d'alcool, à celui qui brossa les fresques grandioses d'un *Demain* de travail dans l'harmonie et dans la paix... Les Anarchistes, en ces jours qui viennent, ne manqueront pas de relire ou de lire les œuvres d'Emile Zola. Ils élèveront dans leur mémoire, admirable monument littéraire, les « Rougon-Macquart », depuis « La Fortune des Rougon » jusqu'au « Docteur Pascal ».

Et ce sera le plus bel hommage qu'on puisse rendre à l'esprit fécond d'Emile Zola.

En vingt-quatre heures

Avant-hier le Comité Directeur du Parti Communiste commandait aux députés bolchevistes de voter pour Painlevé si besoin était, « pour, disait-il, que la majorité parlementaire issue des dernières élections détiennne tout le pouvoir, occupe dans l'Etat tous les postes importants et ainsi puisse établir sa carence, son incapacité, la duplicité de son jeu démocratique aux yeux de tous ».

Painlevé ayant été battu vous allez penser que nos « communistes » sont fort embêtés de n'avoir pas à se mettre sous la dent et sous celle de leurs lecteurs un Président de la République très nuance bloc des gauches, que leur propagande va en pâtir puisqu'elle y aurait gagné autrement.

Vous les connaissez mal ! Et pour que vous le connaissiez mieux nous allons vous montrer cet « ami » Cachin tournant sa veste une fois encore :

« Or la journée d'hier fournit une illustration frappante de la vérité de notre tactique. Il n'est pas un salarié de France qui n'en soit pas frappé. L'élection de Doumergue aura ainsi deux effets immédiats. Elle porte un coup redoutable à la politique bâtarde de la collaboration radicale et socialiste. Elle ouvre les yeux des prolétaires encore égarés derrière la vieille friperie démocratique. »

Faut-il être politicien sans avoir pour oser en vingt-quatre heures se déjouer pareillement !

NOTRE FEUILLETON

A partir de demain, nous publierons en feuilleton un des romans le plus éternellement vivants du grand Balzac :

Les Illusions perdues

Nos lecteurs y reverront ou y verront, avec un intérêt passionnant, vivre tout le monde du journalisme, de la politique et des lettres au début du dix-neuvième siècle, sous la Restauration. Haut et bas arrivisme, exploitation des plus nobles qualités de l'âme humaine, écrasement de tout idéalisme sous les bottes des gens d'affaires. Hélas ! tout cela est encore vivant et atrociement actuel dans l'œuvre de Balzac.

Et les figures de Rastignac et de Lucien de Rubempré s'animeront, médailles vivantes d'action et de rêve, parmi le grouillement des intérêts.

POINTS DE REPÈRE

par E. ARMAND

Vérité relative égale mensonge relatif

Ce qu'on appelle le « moi » est un état momentané de substance prenant conscience de son existence à part, en dehors du « non-moi ».

Y a-t-il identité entre le « moi » et le « non-moi » — le « nous » et le « hors nous » ? Le non-moi est un aspect des choses qui nous sont extérieures, considérées par rapport au moi, au moi « physiologique » et au moi « psychologique ». Le non-moi est donc une relativité, c'est-à-dire qu'il n'existe que tel que je le vois, que quant à moi. Le « moi » est, au contraire, un point de départ, un créateur, un centre de jugement, d'appréciation, de discernement, d'analyse et de synthèse. Il est réalité.

Or, je ne puis faire du non-moi un point de départ, un créateur, un centre d'appréciation, d'analyse ou de valeur. Je puis bien me relater un phénomène cosmique, par exemple apprécier son influence sur la marche de son développement individuel. J'ignore absolument sous quel angle de relativité ce phénomène cosmique me considère et quelle répercussion j'ai sur son évolution, — à condition que j'en aie une.

L'idée que je me fais du « non-moi » empirique ou scientifique (même au cas de concordance absolue des hypothèses que je me forge pour me l'expliquer), cette idée ne peut jamais être qu'une vérité relative à ma cérébralité d'individu appartenant à l'espèce humaine. Or, qui dit vérité relative dit mensonge relatif. Sans oublier que l'idée que le « moi » se fait du « non-moi » varie au cours des siècles et dépend de l'acquis cérébral de l'époque.

Pour tenter une définition du « non-moi » — c'est-à-dire de ce qui est en dehors de nous, il faudrait pour le moins savoir (?) sous quel aspect il apparaît aux autres organismes, aux autres vertébrés par exemple, qui possèdent eux aussi leur intelligence sui generis. Que dis-je ? Il faudrait connaître l'idée que se font (?) du non-moi les êtres doués d'une cérébralité peut-être supérieure à la nôtre — car nous n'avons pas l'outrecuidance d'imaginer que le chétif grain de matière solidifiée qu'est notre planète est le seul lieu de l'infini cosmique où se meuvent des êtres qui pensent ?

Mais alors même que nous saurions — de façon claire (?) et précise (?) la manière dont tous les individus ou organismes doués de pensée (quelque lieu qu'ils habitent dans l'univers) envisagent ou définissent le « non-moi ». Alors même que nous posséderions cette connaissance, nous n'au-

C'était prévu

M. Herriot qui attend depuis si longtemps d'être à la tête d'un ministère a obtenu satisfaction.

Il va donc pouvoir se mettre à l'ouvrage et émasculer un peu plus le prolétariat français en appliquant son « vaste programme de réformes sociales ».

Camarades anarchistes, tenons-nous prêts à dénoncer, au jour le jour, ce nouveau péri.

Le nouveau ministère

Présidence du Conseil et Affaires étrangères	MM.	Edouard Herriot
Justice		René Renoult
Intérieur		Camille Chauvages
Finances		Clémentel
Guerre		Général Nollet
Marine		J.-L. Dumesnil
Instruction publique		François-Albert
Travaux publics		Victor Peytral
Agriculture		Queuille
Travail et Santé publique		Justin Godart
Commerce		Raynaldy
Colonies		Daladier
Régions libérées		Dalbiez
Pensions		Bovier-Lapierre

Sous-Secrétaires d'Etat :	
Enseignement technique	de Moro-Giafferi
Aéronautique	Laurent-Eynac
Postes et Télégraphes	Pierre Robert
Marine marchande	Léon Meyer

Aujourd'hui

On attend aujourd'hui les dernières thunes mensuelles des copains de la région parisienne. Pour faciliter leur versement nos bureaux, 9, rue Louis-Blanc, resteront ouverts ce matin jusqu'à midi.

ERRATUM

Par un lapsus calami malheureux, dans notre traduction de l'article « République et Révolution », on faisait dire à notre camarade Malatesta : « Il nous semble qu'en adhérant à la République, nous traduirions non seulement nos buts anarchistes, mais... »

Il fallait lire : « ... nous trahirions... » — ce qui est juste le contraire, par exception au vieux dicton italien : « Traduttore, traditore ».

riens pas fait un pas de plus : nous posséderions une collection de vérités relatives — de probabilités relatives, si vous voulez. Mais, je le répète, vérité relative c'est mensonge relatif : probabilité relative, c'est improbabilité relative.

Point de privilège en amour libre

Ce serait seulement à quelques privilégiés que serait réservée la pratique de la liberté sexuelle, la réalisation de l'amour libre. Le reste des hommes y serait inapte ? Halte-là. Je m'insurge contre le monopole et le privilège, aussi bien en matière amoureuse qu'en matière économique ou intellectuelle. Qu'on propose d'abord la thèse amour-libriste. L'expérience sélectionnera ensuite ceux qui y sont aptes. Peut-être est-ce parmi ceux qui semblent le moins adaptés que se trouvent les meilleurs expérimentateurs. Puis, ce n'est pas parce qu'à soixante-quinze ans, vous vilipendiez une théorie dont l'application a fait les délices de votre jeunesse qu'il faut en dégouter autrui.

Sur l'éducation

Toutes hypothèses mises de côté, chaque genre, chaque espèce possède une intelligence adéquate à son stade d'évolution morphologique, à son existence intrinsèque. Une fourmi possède l'intelligence d'une fourmi et un dromadaire l'intelligence d'un dromadaire. L'intelligence d'un lion est aussi éloignée de l'intelligence d'un homme que l'intelligence d'une taupe de celle d'un pigeon. L'intelligence d'un terre-neuve ne ressemble pas plus à celle d'un lévrier que l'intelligence d'un Parisien à celle d'un Hotentot. Autres sont l'intelligence de l'habitant des côtes et celle du montagnard. L'intelligence du marin diffère de celle de l'ouvrier d'usine. Et ainsi de suite. Il y a dans chaque cas et dans tous les cas action du milieu spécial sur l'individu qui y évolue et réaction personnelle de ce dernier contre la pression, l'emprise du milieu. Nous croyons capables de « perfectionnement » tous les phénomènes dépendant du fonctionnement du système nerveux. De perfectionnement, c'est-à-dire d'éducation. Nous pensons susceptibles d'éducation la sensibilité, la mémoire, l'endurance, l'amativité, etc., aussi bien chez l'homme que chez les animaux. Mais ceci, bien entendu, dans la mesure où le permet le déterminisme spécial de chaque individu (le tempérament, la nature, si l'on préfère ces termes), déterminisme qu'il s'agit d'utiliser dans le processus de ce perfectionnement, de cette

éducation et non de contraindre, comme le font ou l'ont fait tant d'éducateurs mal avisés.

La perfection dans son œuvre

Exiger la « perfection » dans son œuvre ne révèle pas toujours un esprit créateur, un tempérament initial. Cela dénote d'excitantes, de précieuses qualités de savoir-faire, — cela démontre qu'on est un ouvrier qualifié, accompli. Pour moi, c'est la force, c'est la puissance, c'est l'originalité que je réclame dans une œuvre, non point le fini dans les détails et une préoccupation constante, étouffante du fini dans la forme. Je demande d'un ouvrage qu'il me fasse penser, réfléchir, qu'il émeuve ma sensibilité au point de m'arracher des larmes, qu'il mette ma compréhension à l'épreuve, qu'il soulève en moi un ouragan de contradictions. Je veux voir dans toute production un essai, un échantillon, une ébauche, non point une pièce définitive, hors concours, tellement fouillée, raffinée, que le producteur ne la dépassera, ne la surpassera plus; qu'elle est à la fois l'alpha et l'oméga de son œuvre.

Individualisme et arrivisme

« Notre » individualisme se différencie de l'arrivisme en ce que, pour parvenir à sculpter son « moi », selon qu'il s'y sent déterminé, « notre » individu ne cherche jamais à se conformer à « tout » grégaire ou à éviter l'hostilité du troupeau. L'arriviste, au contraire, redoute avant toute autre chose de se montrer différent de la mentalité moyenne du troupeau. Son succès en dépend.

L'individualiste et l'épreuve

L'individualiste ne nie pas l'épreuve. Ce serait absurde. Il n'y a personne au monde qui ressentisse aussi profondément l'épreuve que l'être qui a conscience de ce qui est utile ou nuisible, agréable ou déplaisant à sa chair et à ses nerfs. L'épreuve est capable d'abattre l'âme la mieux trempée, de l'affaiblir, de la décourager, de la désespérer même. Mais tout cela momentanément. Un peu plus tôt, un peu plus tard, à la réflexion, l'individualiste retrouve son équilibre « psychologique », c'est-à-dire se rend compte de sa situation « réelle ».

Ne s'agit-il pas, dans l'épreuve, d'une expérience de celles qu'on qualifie de « douloureuses » ? Or, les expériences de la vie ne sont pas toujours des expériences agréables et qui donnent satisfaction. Je dis donc qu'un moment donné, l'individualiste se retrouve « lui-même ». Et dès ce moment, tout en s'efforçant de réduire au minimum l'épreuve par laquelle il passe — quant à l'intensité et à la durée — il essaie d'en tirer tout le profit possible pour la sculpture et le développement de son moi.

Nature et moralité

« Il y a antinomie de la nature et de la moralité », a dit un penseur. Comme il y a antinomie du naturel et de l'artificiel. A vrai dire, il y a apparence d'antinomie; car de même que sans le naturel il n'y aurait pas d'artificiel, sans la nature il n'y aurait pas d'artificiel. Tout ce que nous appelons « artificiel », en effet, a été « fabriqué » à l'aide d'éléments empruntés au naturel. Tout ce que nous appelons « morale » est basé sur des éléments empruntés à la nature ou, si l'on veut, à « l'instinct ».

E. ARMAND.

CHEZ LES FAISEURS DE LOIS

Une séance d'attente

Painlevé a présidé hier encore la réunion des députés en attendant d'abandonner peut-être, pour un poste aussi lucratif, une place pour laquelle il n'est pas né et où il n'avait été élevé qu'afin de pouvoir mieux grimper au mat de cocagne élyséen en haut duquel ce vieux singe de Doumergue, plus « agile », s'est installé.

Aussitôt que Painlevé eut posé son derrière dans son fauteuil, des voix provenant de la droite crièrent : « Démission ! », faisant, de cette façon, allusion à son cuisant échec de la veille.

Cris maladroits pour la politique de leurs auteurs puisqu'ils attirèrent au blackboulé d'avant-hier une ovation des gauches qui avait bien l'air d'une consécration.

Après cela les parlementaires se trouvèrent unanimes pour fixer à mardi leur prochaine séance afin d'entendre, s'il y avait lieu, les explications du gouvernement.

L'ANTIPARLEMENTAIRE.

La Vie des Lettres

Opinions sur Emile Zola

Au moment où l'on parle de Zola, à propos de l'inauguration de son monument, citons, au hasard, quelques opinions d'écrivains sur lui et sur son œuvre. Laissons tout d'abord la parole à Guy de Maupassant qui écrivait : « Né écrivain, doué merveilleusement par la nature, il n'a point travaillé comme d'autres à perfectionner jusqu'à l'excès son instrument. Il s'en sert en dominateur, le conduit et le règle à sa guise, mais il n'en a jamais tiré ces merveilleuses phrases qu'on trouve en certains maîtres. Il n'est point un virtuose de la langue, et il semble même parfois ignorer quelques vibrations prolongées, quelques sensations presque imperceptibles et esquissées, quels spasmes d'art certaines combinaisons de mots, certaines harmonies de construction, certains incompréhensibles accords de syllabes produisant au fond des âmes des raffinés fanatiques, de ceux qui vivent pour le Verbe et ne comprennent rien en dehors de lui... » Son style large, plein d'images, n'est pas sobre et précis comme celui de Flaubert, ni ciselé et raffiné comme celui de Théophile Gautier, ni subtilement brisé, trouveur, compliqué, délicatement séduisant comme celui de Goncourt, il est sarabandant et impétueux comme un fleuve débordé qui roule de tout. « Une personne peut-être, dans les lettres, n'a excité plus de haines qu'Emile Zola. Il a cette gloire de plus de posséder des ennemis féroces, irréconciliables, qui, à toute occasion, tombent sur lui comme des forcenés, emploient toutes les armes, tandis que lui les reçoit avec des délicatesses de sanglier. Ses coups de boutoirs sont légendaires. » Et faisant le portrait du romancier : « Toute sa personne ronde et forte donne l'idée d'un boulet de canon : elle porte crânement son nom brutal aux deux syllabes bondissantes dans le retentissement des deux voyelles... Sa vie est simple, toute simple. Ennemis du monde, du bruit, de l'agitation parisienne, il a vécu d'abord très retiré en des appartements situés loin des quartiers agités. Il s'est maintenant réfugié en sa campagne de Médan qu'il ne quitte plus guère. Il a cependant un logis à Paris où il passe environ deux mois par an. Mais il paraît s'y ennuyer et se désoler d'avance quand il va lui falloir quitter les champs. A Paris, comme à Médan, ses habitudes sont les mêmes, et sa puissance de travail semble extraordinaire. Levé tôt, il n'importe pas à son besoin que vers une heure et demie de l'après-midi, pour déjeuner, il se rassied à sa table vers trois heures jusqu'à huit, et souvent même il se remet à l'œuvre dans la soirée. »

Plus près de nous, Jules Lemaitre écrivait avec quelque vérité : « M. Zola n'est point un critique et n'est point un romancier naturaliste au sens où il l'entend. Mais M. Zola est un poète épique et un poète pessimiste. Et cela est surtout sensible dans ses derniers romans. L'entends par poète un écrivain qui, en vertu d'une idée ou en vue d'un idéal, transforme notablement la réalité et, ainsi modifiée, la fait vivre. A ce compte, beaucoup de romanciers et d'auteurs dramatiques sont donc des poètes ; mais ce qui est intéressant, c'est que M. Zola s'en défend et qu'il l'est, pourtant, plus que personne. »

M. Camille Maucclair a écrit, d'autre part : « J'ai aimé Zola parce qu'il avait compris et défendu bravement Maupassant, et travaillé obstinément sans trembler devant l'injure, l'outrage, les coups de boulevardiers, les critiques et des conteurs pour mondaines. Je déplorais qu'un fatras de lecture eût encombré l'esprit de ce visionnaire simple et rude, j'étais ému par son penchant à l'altruisme, sa pitié des vies douloureuses et méritées, que Rosny a développée et conduite à la perfection. J'étais révolté par le parti pris d'effacement, de déshonneur de Zola par le reproche sempiternel de scatologie basement préméditée pour attirer un certain public. » Et Camille Maucclair fait l'éloge de Thérèse Raquin, La Conquête de Plassans, La Joie de vivre, L'Œuvre, Une page d'amour, etc.

Citons, pour terminer, ce jugement de Remy de Gourmont que j'ai donné ces temps derniers, mais qui mérite une répétition : « Quand Zola, cet artiste génial et ignorant, comme presque tous les grands créateurs, inventa le roman expérimental, basé sur des sciences dont il ne connaissait que l'étiquette, il jeta sur l'étonnement des savants devant le profond savoir du romancier qui établissait l'arbre généalogique du haras des Rougon-Macquart ! Et dire que maintenant ce fatras de pseudo-science est ce qui rend insupportables les deux tiers de la grande œuvre, dans laquelle se confondent les beautés de Michel-Ange et les pèneries d'un apothicaire. »

Georges VIDAL.

A LIRE CETTE SEMAINE

ŒUVRES D'EMILE ZOLA

Chaque volume : 6 frs. 75

Les Rougon-Macquart

La Fortune des Rougon	1 vol.
La Curée	1 vol.
Le Ventre de Paris	1 vol.
La Conquête de Plassans	1 vol.
La Faute de l'Abbé Mouret	1 vol.
Son Excellence Eugène Rougon	2 vol.
L'Assommoir	2 vol.
Une Page d'Amour	1 vol.
Nana	2 vol.
Pot-Bouille	2 vol.
Le Bonheur des Dames	2 vol.
La Joie de Vivre	2 vol.
Germinal	2 vol.
L'Œuvre	2 vol.
La Terre	2 vol.
La Bête humaine	1 vol.
L'Argent	2 vol.
La Débâcle	2 vol.
Le Docteur Pascal	1 vol.

Les trois villes

Lourdes	2 vol.
Rome	2 vol.
Paris	2 vol.

Les quatre évangiles

Fécondité	2 vol.
Travail	2 vol.
Vérité	2 vol.

“L’Idée Anarchiste”

Vient de paraître le n° 7 de l'Idée Anarchiste. Au sommaire : « Les Idées et la Vie » (Albert Souherville) ; « A nos Amis » ; « Principes » (Un paysan) ; « A propos d'un concours pour la Paix » (Bernard André) ; « Les tendances et les hommes » (Marcel Lhomme) ; « Avance au recul » (Pierre Bonnel) ; « La Révolution et l'Antimilitarisme » (B. de Ligt) ; « Causeries scientifiques » (M. C.) ; « Appel aux militants » (Giesen) ; « L'idée anarchiste, son passé, son avenir » (Max Nettlau) ; « Le Bataillon Rurale » (Schoulin) ; « Losovsky avoue » (Emma Godmann) ; Mouvement international, etc... En vente dans tous les kiosques. Le numéro : 0 fr. 25. Envoyé sur demande d'un numéro spécimen, contre 0 fr. 25, à Haussard, boîte postale n° 8, Bureau 20, Paris.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Faust.
OPERA-COMIQUE. — 13 h. 30 : La Vie de Bohème ; Paillasses ; 20 heures : Carmen.
TRIENON-LYRIQUE. — 14 h. 30 : Les Mousquetaires au Convent ; 20 h. 30 : La Mascotte.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANCAISE. — 13 h. 30 : Maman Colibri ; 20 h. 30 : Paraitre.
ODEON. — 14 heures : Le Petit Café ; Le Seul Bandit du Village ; 20 h. 30 : Un chapeau de paille d'Italie ; le Joli Rôle.
VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.
NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : J'ai une idée.
COMEDIE DES CHAMPS ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.
THEATRE DES ARTS. — 21 heures : Le Pauvre Homme.
THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Les Jupes larges et les Jupes étroites ; Bebel et Quinquin.
VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 30 : Au Seuil du Royaume.
THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45 : Madame Flirt.

Cabarets artistiques

LE CARILLON. — 21 heures : Oui, j'veux bien ! revue.
LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Lazol, Noël-Noël, Paul Groffe, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martini.
« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, matinales à 15 heures.
LE GRENIER DE GRINGOIRE 6, rue des Abbessees. — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : Doreana, Eruch, Géo Robert, Loralé, Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.
LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — 21 heures : Têtes de Sport et Têtes de l'Art, revue ; les Chansons de la butte.
LE PERCHOIR. — 21 heures : Jeux... n'sais quoi.
LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

C'est aujourd'hui l'ouverture de la pêche. Evénement de bien mince importance, évidemment, comparé à ceux qui viennent de défrayer la chronique. Pourtant, je sais de nombreux prolétaires et même des anarchistes, oui, madame, qui se seront dirigés vers les berges avec tout l'attrait indispensible : gauls et épuisette, harpons de toutes tailles, sans oublier la casse-croûte et le litron. Pendant des heures, avec une patience plus qu'angélique, les yeux fixés sur le bouchon, insensibles aux faux espoirs qu'une vieille godasse en s'accrochant à l'hameçon leur cause parfois, les pêcheurs féroces et obstinés, tablant sur la gourmandise d'innocents poissons — qui, eux non plus, n'ont pas voulu cela, — quellet l'occasion de les accrocher savamment et de les enlever à leur élément pour ensuite les dévorer gloutonnement.

Je m'étonne que ces messieurs et ces dames, surtout, de la Société protectrice des animaux, n'aient pas encore élevé une protestation vigoureuse contre de semblables procédés propres à déshonorer notre époque d'incontestable civilisation. Et l'espère bien qu'au nom de l'humanité, l'homme intégral, de la Justice, des gens au cœur sensible vont flétrir cet ignoble égocisme personnel cause de la mort de tant de naïfs gardons et de semillantes ablettes. Ces pauvres petits poissons n'ont vraiment pas de chance d'être tant aimés pour eux-mêmes.

Mais, laissons-là cet attendrissement et occupons-nous d'autres pêcheurs qui n'ont pas attendu le 15 juin pour chercher dans les eaux troubles de la politique une abondante fructure. Nous avons vu que la plus belle pièce de la saison a été enlevée par un certain Doumergue, au nez et à la barbe de pêcheurs trop confiants et dont les préparatifs bruyants ont été cause de leur insuccès.

Heureusement il reste encore de beaux morceaux à se partager : la présidence du Sénat, les différents ministères et les innombrables postes, cabinets, sous-cabinets, directions, sans compter les délégations à cette fameuse Société des Nations, qui ne sont pas non plus à dédaigner.

Il est possible et même probable qu'il y aura autour de ces proies tant convoitées bien des grognements. Pendant que les pêcheurs se battraient, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le poisson file vers l'autre rive et ne soit capturé par un Brind et habile brasseur. Et c'en sera fini de tout le battage fait autour de ce fameux cartel des gauches, dont les champions ne savent comment distiller la rouge cause par la clique retentissante que l'élection de vendredi lui a administrée.

Déjà le dégonflement est commencé. Herriot, qui ne voulait pas du pouvoir des mains de Millerand, l'accepte de celles de son successeur élu par les gens de droite. Demain, les ambitions déçues, les appétits inassouvis des uns et des autres feront se dresser les uns contre les autres radicaux et socialistes. Et un ministère de défense bourgeoise, ou de concentration républicaine — les mots n'y font rien — sera soutenu par cette majorité de conservatisme sociale » qui a trouvé, dit un journal, P.-P. Painlevé trop révolutionnaire... Painlevé que se jette dans les bras de son concurrent et qui l'embrasse comme du bon pain !... Painlevé, le héros de 1917, Painlevé, l'homme du progrès social !... Les journalistes ont vraiment tous les culots. Ils ne sont pas les seuls, du reste. M. Cachin et ses vingt compagnons n'en manquent pas non plus. Après avoir dans leur journal, traité Painlevé d'assassin, ils s'apprêtent à voter pour lui au second tour, par tactique ! C'est par tactique aussi qu'ils sont députés et qu'ils touchent 27.000 francs chacun pour avoir le droit de pousser de temps à autre quelques glapissements inutiles ; par tactique qu'ils voteront demain les crédits de guerre, comme ils les ont votés hier, Cachin, Briand, Millerand et tous les renégats passés, présents et futurs, autant de glorieux politiciennes qui tournent aux vents d'ouï vient l'argent.

Malheur à ceux qui se laissent prendre à leurs promesses, à leurs boniments de charlatans. Pendant qu'ils palabrent, qu'ils parodient, qu'ils s'empiffrent, les malheureux victimes d'une organisation sociale

imbécile, criminelle, souffrent et crevent dans les bagnes, insultés, brutalisés, loin des leurs, oubliés au croyant l'être de toute une humanité qui, les yeux fixés sur les pantins de la politique, tendus à la bourgeoisie, ne reçoit de ceux-ci que des appels au calme, à la discipline.

C'est le 11 mai qu'ont eu lieu les élections. C'est aujourd'hui le 15 juin. Les hommes de gauche n'ont encore rien fait pour les malheureux prisonniers. Il faut s'attendre à une nouvelle et pitoyable comédie, à une parodie d'amnistie, à une nouvelle manifestation de la force de conservatisme social.

Préparons-nous à exiger davantage, malgré et contre tous les chefs, les châtreaux d'énergie, commerçants de la Révolution.

Pierre MUADES.

Gomme on change !

Paris-Soir fut un des journaux qui, pendant plusieurs jours avant le Congrès de Versailles marchèrent à fond pour Painlevé, déclarant sur tous les tons que ne serait point républicain celui qui se mettrait en ligne contre son poulain.

Dans son numéro d'hier, Paris-Soir écrit : « Un Président républicain à l'Elysée, M. Herriot au quai d'Orsay, la victoire du 11 mai porte ses fruits... »

©©©

La prophétesse et M. Doumergue.

Il y a si peu de différence entre le régime démocratique que nous subissons aujourd'hui et celui sous lequel nos ancêtres ont peiné, que les prophétesses méridionales qui ne peuvent annoncer que de l'après-près s'y trompent.

Comédie nous raconte comment une bohémienne voulait lui « dire la bonne aventure ». Doumergue se laissa prendre les mains. La gitane, avec le rituel d'usage, y lut attentivement, et tout d'un coup projetant sur son client de passage, des yeux brillants et ravis, elle lui dit :

« Oh ! Oh !... tu seras... comme un roi, mais... pas dans ce pays !... Pas dans ce pays !... Dans un pays plus grand !... Hé ! hé ! Il nous semble que la vieille sorcière, pour une fois avait vu juste ! Roi, président de la République, c'est bien comme on dit, bonnet blanc et Lonnec... phrygien ! »

©©©

Les « absences » de Painlevé.

Painlevé est l'homme le plus distrait du monde, raconte La Presse.

Lorsque Millerand, commençant ses consultations politiques pour la constitution d'un ministère de gauche, convoqua à l'Elysée les présidents des Chambres, Painlevé fut appelé le second, immédiatement après Doumergue.

Il arriva au palais présidentiel dans son auto, et donna l'ordre à son chauffeur de l'attendre dans la cour. (Son auto et son chauffeur sont payés par nous, comme bien vous le pensez. Vous n'ignorez pas que le président de la Chambre dispose d'une auto et d'un chauffeur payés par l'Etat, Or l'Etat c'est nous.)

Quand il sortit, comme il allait s'engager sous le porche du faubourg Saint-Honoré, un journaliste parlementaire crut devoir le rappeler à la réalité :

« Monsieur le Président, dit-il, est-ce que vous n'êtes pas venu en voiture ? »

« C'est pourtant vrai », s'écria Painlevé, en se tapant le front ; je l'avais oublié... Painlevé oubliait qu'il était venu en auto, mais, vendredi, il n'a pas oublié qu'il devait voter, et il a bien mis son bulletin de vote dans l'urne du Congrès. Et parions qu'il ne votait pas pour Doumergue !

.....

UN LIVRE INDISPENSABLE

L'EDUCATION SEXUELLE

par Jean MARESTAN

Physiologie et Préservation sexuelles
Contre les Moralités néfastes
Mariage et Union libre
Le Problème de la Population
Hygiène de la Maternité

Nouvelle édition — (155^e mille)

Un volume de 336 pages, illustré.
En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (XV).

Prix, 7 fr. ; franco recommandé, 7 fr. 85.
Chèque postal : M. Jouté 520-42

Les grévistes dans la forêt

Extrait de « Germinal »

par EMILE ZOLA

C'était au Plan-des-Dames, dans cette vaste clairière qu'une coupe de bois venait d'ouvrir. Elle s'allongeait en une pente douce, ceinte d'une haute futaie, des hêtres superbes, dont les troncs, droits et réguliers, l'entouraient d'une colonnade blanche, verdie de lichens ; et des géants abattus gisaient encore dans l'herbe, tandis que, vers la gauche, un tas de bois défilé alignait son cube géométrique. Le froid s'agissait avec le crépuscule, les mousses gelées craquaient sous les pas. Il faisait nuit noire à terre, les branches hautes se découpaient sur le ciel pâle, où la lune pleine, montant à l'horizon, allait éteindre les étoiles.

Près de trois mille charbonniers étaient au rendez-vous, une foule grouillante, des hommes, des femmes, des enfants, emplissant peu à peu la clairière, débordant au loin sous les arbres ; et des retardataires arrivaient toujours, le flot des têtes, noyé d'ombre, s'élevait jusqu'aux taillis voisins. Un grondement en sortait, pareil à un vent d'orage, dans cette forêt immobile et glacée.

« Etienne s'empara tout d'un coup de la foule, il monta sur un tronc d'arbre, en criant :

— Camarades ! camarades !

La foule confusa de ce peuple s'élevait.

gnit dans un long soupir... Etienne continuait d'une voix éclaillante :

— Camarades, puisqu'on nous défend de parler, puisqu'on nous envoie les gendarmes comme si nous étions des brigands, c'est ici qu'il faut nous entendre ! Ici, nous sommes libres, nous sommes chez nous, personne ne viendra nous faire laire, pas plus qu'on ne fait laire les oiseaux et les bêtes !

Un tonnerre lui répondit, des cris, des exclamations.

— Oui, oui, la forêt est à nous, on a bien le droit d'y causer... Parle !

Alors, Etienne se tint un instant immobile sur le tronc d'arbre. La lune, trop basse encore à l'horizon, n'éclairait toujours que les branches hautes ; et la foule restait noyée de ténèbres, peu à peu calmée, silencieuse. Lui, noir également, faisait au-dessus d'elle, en haut de la pente, une barre d'ombre.

Il leva un bras dans un geste lent, il commença ; mais sa voix ne grondait plus, il avait pris le ton froid d'un simple mandataire du peuple qui rend ses comptes. Enfin, il plaça le discours que le commissaire de police lui avait coupé au Bon-Joyeux ; et il débutait par un historique rapide de la grève, en affectant l'éloquence scientifique : des faits, rien que des faits. D'abord,

il dit sa répugnance contre la grève : les mineurs ne l'avaient pas voulu, c'était la Direction qui les avait provoqués, avec son nouveau tarif de boisaige. Puis, il rappela la première démarche des délégués chez le directeur, la mauvaise foi de la Régie, et plus tard, lors de la seconde démarche, sa concession tardive, les dix centimes qu'elle rendait, après avoir taché de le voler. Maintenant, on en était là, il établissait par des chiffres le vide de la caisse de prévoyance, indiquait l'emploi des secours envoyés, excusait en quelques phrases de l'Internationale, Pluchart et les autres, de ne pouvoir faire davantage pour eux, au milieu des soucis de leur conquête du monde. Donc, la situation s'aggravait de jour en jour, la Compagnie renvoyait les livrets et menaçait d'embaucher des ouvriers en Belgique ; en outre, elle intimidait les faibles, elle avait décidé un certain nombre de mineurs à redescendre. Il gardait sa voix monotone comme pour insister sur ces mauvaises nouvelles, il disait la faim victorieuse, l'espoir mort, la lutte arrivée aux fièvres dernières du courage. Et, brusquement, il conclut, sans hausser le ton.

— C'est dans ces circonstances, camarades, que vous devez prendre une décision ce soir. Voulez-vous la continuation de la grève ? et, en ce cas, que comptez-vous faire pour triompher de la Compagnie ?

Un silence profond tomba du ciel étoilé. La foule, qu'on ne voyait pas, se taisait dans la nuit, sous cette parole qui lui étouffait le cœur ; et l'on n'entendait que son souffle désespéré, au travers des arbres.

Mais Etienne, déjà, continuait d'une voix changée. Ce n'était plus le secrétaire de l'association qui parlait, c'était le chef de la bande, l'apôtre apportant la vérité. Est-ce qu'il se trouverait des lâches pour manquer à leur parole ? Quoi ! depuis un mois, on

aurait souffert inutilement, on retournerait aux fosses, la tête basse, et l'éternelle misère recommencerait ! Ne valait-il pas mieux mourir tout de suite, en essayant de détruire cette tyrannie du capital qui affamait le travailleur ? Toujours se soumettre devant la faim, jusqu'au moment où la faim, de nouveau, jetait les plus calmes à la révolte, n'était-ce pas un jeu stupide qui ne pouvait durer davantage ? Et il montrait les mineurs exploités, supportant à eux seuls les désastres des crises, réduits à ne plus manger, dès que les nécessités de la concurrence baissaient le prix de revient. Non ! le tarif de boisaige n'était pas acceptable, il n'y avait là qu'une économie déguisée, on voulait voler à chaque homme une heure de son travail par jour. C'était trop cette fois le temps venait où les misérables, poussés à bout, feraient justice.

Il resta les bras en l'air. La foule, à ce mot de justice, secouée d'un long frisson, éclata en applaudissements, qui roulaient avec un bruit de feuilles sèches. Des voix criaient :

— Justice ! Il est temps, justice !
Peu à peu, Etienne s'échauffait. Il n'avait pas l'abondance facile et coulante de Raspeneur. Les mots lui manquaient souvent, il devait torturer sa phrase, il en sortait par un effort qu'il appuyait d'un coup d'épaule. Seulement, à ces heurts continus, il rencontrait des images d'une énergie familière, qui empoignaient son auditoire ; tandis que ses gestes d'ouvrier au chantier, ses coudes rentrés, puis détendus et lançant les poings en avant, sa mâchoire brusquement avancée, comme pour mordre, avaient eux aussi une action extraordinaire sur les camarades. Tous le disaient, il n'était pas grand, mais il se faisait écouter.

— Le salariat est une forme nouvelle de l'esclavage, reprit-il d'une voix plus vi-

brante. La mine doit être au mineur, comme la mer est au pêcheur, comme la terre est au paysan... Entendez-vous ! la mine vous appartient, à vous tous qui, depuis un siècle, l'avez payée de tant de sang et de misère !

Carrément, il aborda des questions obscures de droit, le défilé des lois spéciales sur les mines, où il se perdait. Le sous-sol, comme le sol, était à la nation ; seul, un privilège odieux en assurait le monopole à des Compagnies ; d'autant plus que, pour Montsou, la prétendue légalité des concessions se compliquait des traités passés jadis avec les propriétaires des anciens fiefs, selon la vieille coutume du Hainaut. Le peuple des mineurs n'avait donc qu'à reconquérir son bien ; et, les mains tendues, il indiquait le pays entier, au delà de la forêt. A ce moment, la lune, qui montait de l'horizon, glissant des hautes branches, l'éclaira. Lorsque la foule, encore dans l'ombre, l'aperçut ainsi, blanc de lumière, distribuant la fortune de ses mains ouvertes, elle applaudit de nouveau, d'un battlement prolongé.

— Oui, oui, il a raison, bravo !
Dès lors, Etienne chevachait sa question favorite, l'attribution des instruments de travail à la collectivité, ainsi qu'il le répétait en une phrase, dont la barbarie le gratifiait dédaigneusement. Chez lui, à cette heure, l'évolution était complétée. Part de la fraternité attendie des catéchumènes, du besoin de réformer le salariat, il aboutissait à l'idée politique de le supprimer. Depuis la réunion du Bon-Joyeux, son collectivisme, encore humanitaire et sans formule, s'était raidi en un programme compliqué, dont il discutait scientifiquement chaque article. D'abord, il posait que la liberté ne pouvait être obtenue que par la destruction de l'Etat. Puis, quand le peuple se serait emparé du gouvernement, les réformes commencent.

À TRAVERS LE MONDE

POLOGNE

L'ÉCHEC DES NÉGOCIATIONS GERMANO-POLONAISES ET LE BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL

On mande de Genève :

« Le conseil d'administration du Bureau international du travail, saisi par le gouvernement polonais de l'échec des négociations directes entre gouvernement polonais et le gouvernement allemand au sujet du transport des fonds d'assurance sociale dans la partie de la Haute-Silésie annexée à la Pologne, a décidé d'instituer la commission de cinq membres prévue à l'article 312 du traité de Versailles et a désigné les trois experts qui examineront, avec un représentant du gouvernement allemand et un représentant du gouvernement polonais, les conditions de ce transport. »

ÉTATS-UNIS

L'EXPLOSION DU « MISSISSIPPI »

Des détails supplémentaires éclaircissent les conditions dramatiques dans lesquelles s'est produite l'explosion à bord du cuirassé « Mississippi ».

Des premières constatations auxquelles s'est livrée la commission navale d'enquête à bord du « New-Mexico », le navire-amiral de la 4^e division américaine, il ressort que la catastrophe, due à l'explosion d'un canon de 14 pouces, s'est produite dans les circonstances suivantes :

Les servants de la pièce procédaient au chargement du canon, lorsque l'un d'eux demanda plus de lumière. Une branche auxiliaire du courant fut aussitôt allumée, mais un court-circuit se produisit, qui provoqua instantanément la déflagration de la poudre. Une formidable explosion mit alors en pièces la tourelle et abattit tous les hommes qui se trouvaient à proximité.

Le désastre eut pris des proportions plus considérables encore sans le sang-froid d'un des servants qui, mortellement blessé, eut néanmoins la présence d'esprit d'inonder la soute aux munitions, prévenant ainsi une explosion totale qui eût détruit complètement le navire et coûté la vie aux mille hommes de l'équipage.

On mande de San-Pedro (Californie) : « Les autorités procèdent à une enquête approfondie sur l'explosion qui s'est produite à bord du cuirassé « Mississippi ». Quatre seulement des marins qui se trouvaient dans la zone du danger ont échappé à la mort en se jetant à la mer par une échouille ; les autres, privés de tous moyens de se sauver, ont péri, croit-on, par suite de l'inhalation des gaz toxiques qui se dégagent. »

MEXIQUE

LE MINISTRE BRITANNIQUE A MEXICO EST BLOQUÉ DANS LA LÉGATION PAR LES AUTORITÉS MEXICAINES

Londres, 14 juin. — Le Foreign-Office a reçu cet après-midi confirmation d'une information parvenue via New-York, dans la matinée, et d'après laquelle M. A.-C. Cummins, ministre britannique à Mexico, est bloqué dans les bâtiments de la légation par les autorités mexicaines.

L'activité de M. Cummins aurait déçu au gouvernement du général Obregon, et celui-ci aurait fait savoir au ministre anglais que, s'il sortait de l'immuable de la légation, protégé par le droit d'extraterritorialité, il serait immédiatement saisi et déporté.

M. Cummins et ses collaborateurs sont donc, en quelque sorte, prisonniers volontaires dans la légation qu'ils se refusent à quitter, et autour de laquelle des agents du service secret mexicain montent la garde.

ANGLETERRE

AVANT L'ENTREVUE

HERRIOT MAC DONALD

Londres, 14 juin. — Dans les milieux gouvernementaux anglais, on se montre très satisfait que M. Herriot ait accepté le pouvoir des mains de M. Doumergue.

On attend maintenant avec impatience la fin de la semaine prochaine, qui doit voir la réunion Herriot-Mac Donald, réunion au cours de laquelle les deux hommes d'Etat envisageront le lieu et la date de la conférence internationale qui doit statuer sur la mise en vigueur du plan Dawes.

À TRAVERS LE PAYS

ILS N'ONT PAS TORT

Le Havre, 14 juin. — Un conflit s'est produit à bord du steamer *Eubée*, en partance pour Hambourg. Les hommes des machines ont réclamé une meilleure aération de leurs postes de couchage et des réfectoires. Ces améliorations matérielles n'ayant pu être faites sur-le-champ, le départ du steamer a été différé. Les camarades, naturellement, sont bien décidés à ne pas partir avant qu'on ait fait droit à leurs réclamations.

AU SECOURS D'UN TROIS-MATS EN DETRESSE

Lorient, 14 juin. — Depuis cinq jours, le trois-mâts français *Marie-Edmée*, du port de Fécamp, allant d'Angleterre à Gênes, luttait désespérément au large de Penmarch contre une voie d'eau menaçante, quand le vapeur anglais *Cognac* se porta à son secours.

L'équipage du steamer britannique prodigua tout d'abord des soins aux matelots français épuisés par le travail pénible qu'ils avaient accompli par une mer très mauvaise, et prit en remorque le voilier qu'il amena en rade de Lorient la nuit dernière. Le préfet maritime envoya aussitôt un remorqueur avec des pompes pour alléger le bâtiment, qui passera dans l'arsenal avant de continuer son voyage.

LA POUDERE TOMBE ET TUE

Vouziers, 14 juin. — Un violent orage a eu lieu dans la région de Montheau, au sud de Vouziers.

La foudre est tombée à Sechaud, provoquant un incendie qui détruisit en partie plusieurs fermes, notamment à Vieux-les-Marvaux. Les dégâts sont importants.

DEUX FEMMES COURAGEUSES

Il est consolant de voir dans notre siècle, où chacun ne songe qu'à arriver à faire fortune par tous les moyens, fussent nos contemporains en pâlir, de voir de beaux actes de dévouement et d'abnégation désintéressés. Tantôt c'est un homme qui se jette à l'eau pour sauver un malheureux en péril, tantôt c'est un autre qui sauve des flammes quelque vieillard qui sans lui aurait péri.

Aujourd'hui c'est à Toulon, à l'hôpital civil, que deux infirmières, Antonia Dionisi et Catherine Casanovova, n'ont pas hésité à se prêter à l'opération toujours délicate et dangereuse de la transfusion du sang sur deux femmes qui, grâce à elles, furent sauvées.

Les voilà donc et celles qui méritent les honneurs et la considération, et non pas ces fripouilles d'officiers qui n'ont eu d'autre mal que de faire tuer des hommes. Seuls ceux qui en savent devraient être glorifiés. Hélas ! il n'en est rien !..

DANS PARIS

ENCORE UN DRAME DE LA JALOUSIE

Des gardiens de la paix ont trouvé ce matin, sur le trottoir, en face du n° 39 du faubourg Saint-Martin, le cadavre d'un homme paraissant avoir été tué à coups de couteau. Son identité n'a pu être établie.

Près de lui se tenait un individu en complet état d'ivresse qui cherchait à relever le cadavre.

Cet homme déclara être un nommé René Schmidt, âgé de 33 ans, demeurant à Corbeil, et ne rien connaître du drame qui s'était déroulé hors de sa présence.

L'enquête rapidement menée confirma ses dires et permit de découvrir un nommé Marcel Dardier, charpentier sans ouvrage, qui fut arrêté et qui avoua. Le drame est né d'une discussion au sujet de la maîtresse de Marcel Dardier, nommée Jeanne Bernard, dite Germaine Leroux.

Schmidt, après avoir été gardé au commissariat pendant toute la journée, a été relâché, l'enquête ayant établi qu'il était étranger au meurtre de l'individu près du cadavre duquel il avait été trouvé.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

PIÈCES SOCIALES ET SATIRIQUES

LA FOIRE ÉLECTORALE

par M. RAYMOND

avec une préface de Pierre MUALDES

Ce sera une satire aigre et virulente des mœurs politiques actuelles.

En souscription : 7 francs.

S'adresser à Marcel Jouot, 9, rue Louis-Blanc. Chèque postal 520-42.

Les profiteurs de la révolution n'arrêteront pas la vérité en marche

A la suite de l'article diffamatoire — et naturellement anonyme — paru dans un des derniers numéros de l'organe de Moscou, « l'Humanité », le Groupement de Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie avait envoyé à la rédaction de ce journal une rectification que la plus élémentaire honnêteté journalistique aurait commandé d'insérer.

Mais il y a des gens qui ont perdu jusqu'au dernier vestige de dignité. Nous sommes donc obligés de nous adresser à la presse ouvrière et de la prier de porter à la connaissance de ses lecteurs la réponse ci-jointe du Groupement de Défense.

Ajoutons que le camarade J. Rechus, secrétaire du Groupement, qui s'était rendu aux bureaux de « l'Humanité » pour remettre en mains propres cette réponse, s'est vu brutalement molesté par les gardes du corps de MM. Cachin et Cie.

Une telle goujaterie ne nous touche pas. Elle ne fait que souligner le degré d'abjection où sont tombés les représentants de la contre-révolution installés au Kremlin.

Paris, le 11 juin 1924.

Au Directeur de l'Humanité,

Le Groupement de Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie, ayant été mis en cause en termes inexacts, au cours d'un article paru dans votre journal d'hier 10 juin, nous vous demandons d'insérer à la même place, selon l'usage, la présente rectification.

« D'où vient l'argent ? » Cette question est véritablement effarante dans votre bouche, et si nous ne savions pertinemment à quel budget vous émergez, nous aurions beau jeu pour vous retourner la question.

Il y a de votre part une belle audace de parler de « fonds plus ou moins secrets ». Nos fonds sont si peu secrets que l'Humanité, comme toute la presse d'avant-garde, comme des centaines d'organisations ouvrières, a entre les mains notre bulletin financier du 26 mai dernier, où sont relevés, en regard de nos dépenses toutes les sommes réunies par les organisations ouvrières qui considèrent de leur devoir de se solidariser avec les camarades emprisonnés dans les geôles du « communisme ». Ce sont les travailleurs groupés dans les comités de chantier, leurs fédérations d'industrie, — vous le savez — qui nous permettent, malgré vous, de faire connaître les traitements infligés en Russie aux meilleurs artisans de la Révolution d'octobre, et c'est un mensonge effronté de votre part que de vouloir faire croire le contraire.

Ce que votre bulletin financier ne dit pas, il est vrai, c'est le dévouement et le désintéressement des camarades qui prodiguent leur temps et leurs efforts en vue de faire triompher la vérité. Cela, vous ne pouvez pas le supposer : cela dépasse vos conceptions.

Il nous serait facile de vous suivre sur le terrain que vous avez choisi, et de vous renfermer vos calomnies dans la gorge. Mais souffrez que nous nous en tenions à la véritable question, cette question que vous prenez tant de peine, fidèle en cela votre système, à dissimuler sous les calomnies.

Où ou non, est-ce qu'on assassine dans les bagnes russes ? Oui ou non, la Tcheka a-t-elle massacré un groupe de détenus politiques, le 19 décembre dernier, au sinistre camp des Iles Solovki, situé dans les glaces, à proximité du cercle polaire ? Oui ou non, est-ce que des milliers de révolutionnaires — socialistes, anarchistes, communistes même — emplissent les prisons et les camps de déportation, après avoir été condamnés par simple ordre administratif, sans jugement et sans qu'on ait d'autres griefs à leur imputer, bien souvent, qu'un délit de pensée ? Oui ou non, les travailleurs qui osent se servir du droit de grève inscrit dans le code soviétique, sont-ils déportés comme des malfaiteurs ? Oui ou non, le droit de parole, de presse, d'organisation, a-t-il été aboli dans la Russie soumise aux dictateurs léningistes ?

La voilà, la véritable question — celle que vous avez si soigneusement évitée depuis tantôt cinq mois que nous menons campagne et que nous vous provoquons en vain à la discussion. Depuis cinq mois, recevant chaque jour nos documents, vous avez gardé le silence. Vous n'avez pas cherché une seule fois à réfuter un seul de ces documents — et pour cause ! Ce silence est un aveu. Aujourd'hui, notre propagande vous gêne, et vous tentez de l'enrayer au moyen de stupides ragots. Trop tard ! Votre bave ne nous atteint pas, et vous n'empêchez pas notre campagne de se développer de façon irrésistible.

Pauvres gens ! Vous avez découvert l'indignation du citoyen Leduc et cru bon de publier ses racontars. Vous lui en laissez toute la responsabilité, dites-vous ? Permettez que nous en fassions autant.

L'indignation que nous constatons, nous, c'est celle du prolétariat contre les méthodes d'extermination du soi-disant gouvernement communiste, indignation qui va chaque jour croissant et qui vise, en même temps que les bourreaux de nos camarades russes, les individus sans courage qui, en France, s'en font les complices pour ne pas perdre des emplois lucratifs.

Les travailleurs français ont compris qu'il fallait faire un choix : ou bien être avec la Révolution russe, avec les Soviets libres, avec les ouvriers et paysans brimés par la Tcheka ; ou bien être avec les alliés de Mussolini et leurs valets de tout poil. Le choix est fait, n'en doutez pas. Et vous vous en apercevrez avant longtemps.

Pour le Groupement de Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie :

Le Secrétaire : Jacques REGLUS.

En lisant les autres...

Suites d'une rectification de tir

Du citoyen Frossard, dans Paris-Soir, d'hier :

Depuis avant-hier, l'élection de M. Gaston Doumergue était assurée. Il faut reconnaître franchement qu'elle a le sens très net d'un échec du Cartel des Gauches. On le regrettera d'autant plus que le nouveau Président est d'une nuance politique fort accentuée. Avant d'être le parti radical enroulé par la première fois à l'Élysée. Par son passé, par la plupart des actes de sa vie publique, par sa collaboration avec M. Combes et avec M. Caillaux, par sa vote récent contre le rétablissement de l'ambassade au Vatican, M. Doumergue n'est pas suspect de complaisance à l'égard de la République. Pourtant, il a bénéficié de ses suffrages et des adversaires du Cartel se réjouissent de son élection comme d'une première et importante revanche.

Laissons-lui sa joie, qui sera courte, puis-que M. Doumergue confie à M. Herriot la mission de former le Gouvernement. Mais exprimons le regret que, par des fautes de tactique, des erreurs de manœuvre, une discipline relâchée, nous donnions au pays l'impression que notre victoire du 11 mai est déjà compromise. Il est déplorable que l'opposition se soit, grâce à notre manque d'homogénéité, érigée en arbitre de la bataille présidentielle. On aurait pu, on aurait dû l'en empêcher. En des circonstances analogues, on a, dans le passé, montré une autre habileté et une autre énergie. La leçon, du moins, ne sera pas perdue.

Le Cartel des Gauches sort diminué de cette rencontre. Mais il dépend de lui de retrouver dans les jours qui vont suivre la cohésion qu'il semble avoir perdue.

Jusqu'ici, les événements l'ont empêché de donner sa mesure.

Il sera demain à pied d'œuvre. M. Herriot — c'est son devoir et le désir du pays — accepte le pouvoir.

Il se présentera mardi devant les Chambres. On attend beaucoup de lui.

Nous comptons qu'il s'entourera de ministres jeunes, actifs, intelligents, de culture étendue et de convictions robustes, qu'il formulera un programme clair, précis, hardi, qu'il passera sans délai des promesses aux actes.

Au travail ! Il est temps !

Hein ! Frossard parlant des politiciens du Bloc des Gauches, jusque et y compris Briand, et disant « Nous ». Depuis son départ de la rue Montmartre, il a failli du chemin.

Mais c'est triste tout de même de penser qu'il y a deux ans cet homme était l'idole des foules révolutionnaires-communistes.

Et de deux !

Mais, il n'y a pas que Frossard. Voici aussi François Million qui écrit en leader, dans le Peuple (pauvre Peuple) :

Il serait puéril de s'attarder à de vaines dissertations ou récriminations sur le résultat de l'élection de Versailles.

La personnalité du Président de la République n'intéresse que secondairement les milieux ouvriers, en raison du rôle purement représentatif qu'il doit avoir normalement le titulaire de cette fonction.

Le prolétariat a voulu manifester sa volonté de chasser Millerand, parce que sa présence à la tête de la Nation et son ambition visible de conquérir un pouvoir effectif constituaient une menace permanente de conflits entre peuples et, finalement, de guerre.

Les travailleurs exigent, et au besoin sauront exiger, que le nouvel élu considère qu'il a, par-dessus tout, le mandat impératif de représenter une nation qui veut la Paix, toute la Paix, celle d'aujourd'hui comme celle de demain et de tous les jours.

titulaire, et il ne permettra pas, à l'avenir, dignation du citoyen Leduc et cru bon de publier ses racontars. Vous lui en laissez toute la responsabilité, dites-vous ? Permettez que nous en fassions autant.

L'indignation que nous constatons, nous, c'est celle du prolétariat contre les méthodes d'extermination du soi-disant gouvernement communiste, indignation qui va chaque jour croissant et qui vise, en même temps que les bourreaux de nos camarades russes, les individus sans courage qui, en France, s'en font les complices pour ne pas perdre des emplois lucratifs.

Les travailleurs français ont compris qu'il fallait faire un choix : ou bien être avec la Révolution russe, avec les Soviets libres, avec les ouvriers et paysans brimés par la Tcheka ; ou bien être avec les alliés de Mussolini et leurs valets de tout poil. Le choix est fait, n'en doutez pas. Et vous vous en apercevrez avant longtemps.

Pour le Groupement de Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie :

Le Secrétaire : Jacques REGLUS.

qu'une politique personnelle, contraire aux aspirations du pays, puisse sortir de l'Élysée. C'est tout ce que le peuple attend de la présidence de la République, quel que soit son nom.

Cette affaire réglée, il s'agit maintenant de se mettre rapidement et résolument à la besogne pour entreprendre l'œuvre sociale qui doit sortir de la législature prochaine.

C'est par sa puissance de réalisations effectives que la démocratie doit se différencier de la Chambre du Bloc National, de sinistre mémoire. Le temps n'est plus à une politique de personnalités, de formules ou de projets étiés ; procéder ainsi ce serait aller à la faillite des espérances populaires et à la désaffection de l'idée démocratique.

Il faut affronter hardiment les problèmes sociaux, avec la volonté nette de les résoudre dans le sens de l'équité, et accorder aux organisations ouvrières la confiance qu'elles ont en droit d'attendre dans un régime qui se réclame de la volonté du peuple.

Pour terrasser définitivement la réaction politique et économique, dont M. Briet et Pinot sont les solides piliers, il faut enlever immédiatement une vigoureuse offensive pour toucher le cœur même des privilégiés capitalistes.

A l'œuvre pour la Paix définitive et la Justice sociale !

Pauvre Million ! avoir eu une si belle attitude pendant la guerre avoir combattu si courageusement la collaboration des classes, et écrire un si pitoyable papier !

On peut mener la fréquentation des « as » de la rue Layette !..

Et maintenant, rions un peu !

Le Radical publie cet éditorial :

Il faisait de l'orage, hier, à Versailles, comme à Paris. C'est sous l'ondée que beaucoup de députés et de sénateurs sont arrivés au palais du Grand Roi pour y élire un Président de la République.

Il y avait de l'orage, aussi, un reste de la veille, dans certains groupes d'électeurs qui fulminaient terriblement.

Et puis, on a voté. Au moment de la proclamation du résultat, un beau soleil brillait dans le ciel bleu.

Dans la salle du Congrès, il y eut bien encore quelque fracas ; on entendit des invectives partant des bancs communistes et le chant de la « Internationale » qui s'efforçait de couvrir la « Marseillaise ».

Mais tout s'est vite apaisé. Et maintenant, nous voudrions croire que c'en est fini des luttes, des querelles passionnées, des querelles fratricides dans lesquelles, pendant quinze jours, les témoins attristés, il y avait mieux à faire, et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il a été perdu un temps précieux. Il s'agit de le réparer.

Nos amis radicaux ne vont tout de même pas, malgré la malédiction proférée contre lui par M. Blum, refuser de collaborer avec M. Doumergue, qui fut toujours un radical, qui présida et dirigea le parti, dont on le considéra toujours comme l'un des plus sûrs et des plus incontestables autorités.

Les événements — nous nous plaignons à l'espérer — auront calmé ceux qui furent, ces jours-ci, les plus agités. Ils leur auront prouvé qu'il est bon de modérer ses ambitions et que l'ardeur dans l'action est souvent insuffisante : Allons, oublions l'orage, il est passé. Et travaillons !

Et oui ! oublions l'orage et continuons les petites combinaisons qui réussissent si bien au sénateur Perchot.

Au travail, au travail ! pour le plus grand bien des combinards politiques et de la haute-banque.

Jusqu'au jour où le populo vous chassera comme de vulgaires marchands du Temple du Veau d'or.

LEURS DIVIDENDES

ÉBOUILLANTE

Béziers, 14 juin. — En nettoyant des fûts, l'ouvrier tonnelier Pierre Couly, 30 ans, tomba dans une cuve d'eau bouillante et se brûla si grièvement qu'il expira peu après.

Et les compagnies d'assurances chicaneront à sa veuve une maigre pension, tout juste suffisante pour l'empêcher de crever de faim.

UN ACCIDENT

A L'OBSERVATOIRE DE MEUDON

Versailles, 14 juin. — En procédant à des expériences d'acoustique dans le parc attenant à l'Observatoire astronomique de Meudon, un employé de l'Observatoire, M. Louis Pasteur, âgé de 74 ans, essaya d'enflammer un cordon bifid avec une petite torche à pétrole. Par suite d'un coup de vent, la flamme de la torche lécha la capsule de fulminate, provoquant une violente explosion.

M. Pasteur, qui eut les cinq doigts de la main arrachés et de graves blessures sur tout le corps, a été transporté d'urgence à l'hôpital Necker.

Amis lecteurs

abonnez-vous !

FIN

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Dans l'enseignement

L'Amnistie complète

La Fédération de l'Enseignement publie un appel en faveur de l'amnistie complète, dont voici les principaux passages :

« Tous les vrais républicains suivent avec sympathie la campagne que la Fédération de l'Enseignement mène, en accord avec les autres organisations ayant des révoqués, pour que justice et réparation soient accordées à tous les camarades frappés pour « crime d'opinion » ou exercice du droit syndical.

« Quelques sections du Syndicat National des Instituteurs ont, dès le premier jour, et sans attendre un ordre d'en haut, joint leurs efforts aux nôtres. »

« Nous n'accepterons jamais une amnistie partielle. Nos vingt et un camarades rentreront tous en bloc dans leur corporation, tout comme les Cheminots et les camarades des services publics et des P.T.T. »

« Pas de réintégrations au compte-gouttes. Le pays a parlé : il a dit sa volonté d'en finir avec toutes ces brimades, ces atteintes à la liberté d'opinion. Par-dessus la tête de tous les émeutes du « Père Joseph », nous le rappelons aux élus du 11 mai qui sauront, en matière de réintégrations, passer outre aux manœuvres restrictives d'où qu'elles viennent, et faire le geste d'humanité et de justice que le pays attend. »

« Justice et réparation pour tous les camarades révoqués pour délit d'opinion et action syndicale ! »

La Fédération de l'Enseignement.

Autour de l'affaire Freyreire

En 1923, Mme Freyreire, institutrice à Saint-Denis-des-Murs depuis 1920, et logée à ses frais, demande une indemnité de logement. Après quinze mois de démarches, elle obtient partiellement satisfaction, mais elle s'était attiré la haine du maire réactionnaire et cléricol notoire.

Au mois de janvier 1923, Freyreire fonda une association des ménages de l'enseignement de la Haute-Vienne, pour réclamer l'application de la loi Roustan. Cette association causa quelques soucis à l'inspecteur d'Académie. D'où colère contre notre camarade déjà mal en cour à cause de ses idées. D'autre part, l'inspecteur secrétaire de mairie et sa femme, également institutrice, en services, empressés du maire, prirent aussitôt parti pour les ennemis de nos camarades, et ceux-ci furent dès lors systématiquement dénigrés sans qu'ils puissent se défendre.

Ajoutons enfin que l'inspecteur d'Académie de la Haute-Vienne est un ami personnel de M. Lapie, et nous comprendrons sans peine la genèse de l'affaire et son développement.

En octobre 1923, une pétition contre Mme Freyreire est adressée à l'Inspection académique : elle porte onze signatures, celle de l'adjoint au maire, de deux conseillers municipaux et de quelques métayers du maire ou de l'adjoint. Elle provoque une visite de l'inspecteur primaire qui apprécie favorablement « comme précédemment » l'institutrice incriminée. Aussitôt, délibération du conseil municipal demandant une « enquête sérieuse » et accompagnée d'une plainte de la femme du secrétaire de mairie. A tout prix il faut se débarrasser de nos camarades. L'enquête demandée a lieu : elle est menée d'une façon partielle. Des témoignages accablants pour les plaignants ne sont pas retenus.

Puis c'est la scène de l'Inspection académique. Mme Freyreire, accusée d'avoir soustrait une pièce de son dossier, et obligé l'inspecteur d'Académie à reconnaître l'erreur : ce sont les calomnies odieuses relayées par la communication du dossier ; c'est le rapport de l'inspecteur général qui propose que Mme Freyreire soit maintenue à Saint-Léonard, jusqu'à ce qu'une « solution pratique » intervienne, donnant satisfaction à nos camarades tenus depuis treize ans à l'écart l'un de l'autre.

Mai, on ne tient aucun compte de son avis et, à la prière de l'inspecteur d'Académie qui demande un déplacement immédiat, M. Lapie s'exécute. Mieux, Mme Freyreire ayant dû refuser Quimperlé, M. Lapie lui supprime son traitement et lui annonce le 22 mai qu'il sera nommé dans une école primaire de la Haute-Loire — son département d'origine — « à l'occasion de l'une des premières vacances. »

« Non seulement, nous écrit Freyreire, c'est le retrait de ma délégation, alors que depuis deux ans l'équité commande ma titularisation, comme professeur adjoint d'E. P. S., mais à 33 ans, après de longs efforts, une interminable séparation et quinze démenagements, on me somme d'accepter une situation encore plus instable et plus pénible que celle pourtant peu reluisante qui m'avait été faite au lendemain de la guerre. »

M. Lapie a-t-il oublié déjà qu'il a failli lui-même être victime de l'hostilité d'un ministre ? Faut-il déduire de son geste que le Bloc des Gauches continuera la tradition du Bloc National, se moquant ainsi des électeurs ? Faut-il penser, au contraire, que c'est le directeur de l'Enseignement qui se moque du Bloc des Gauches ?

Une injustice a été commise ; il en est responsable au même titre que l'inspecteur d'Académie et ses satellites.

Accordons aussi une mention spéciale à ces collègues atterrés qui, méconnaissant la solidarité corporative n'ont pas craint de se prêter à de basses manœuvres destinées à briser la carrière de nos camarades ou à leur arracher leur gain-pain. Peu oseraient gagner à ce prix les faveurs des autorités.

Le Bureau Fédéral.

P. S. — Au dernier moment, nous apprenons que le Conseil Général de la Haute-Vienne a pris la défense de nos camarades. Il a adopté une résolution demandant au préfet « d'intervenir auprès du ministre de l'Instruction publique pour qu'un poste à leur convenance soit offert aux deux époux »

dans le plus bref délai possible, et qu'en attendant leur traitement leur soit continué. » Bientôt nous donnerons un compte rendu de la séance où cette question fut discutée. — Le B. F.

Le syndicalisme universitaire

Une réunion a été tenue récemment à la Bourse du Travail par le Syndicat de l'enseignement secondaire et supérieur, sous la présidence de Zorotti.

Langevin, professeur au Collège de France, y a exposé les raisons de la progression de l'esprit syndicaliste dans l'Université.

Cette progression vient précisément de se manifester par un vote qu'il est intéressant de relever. La commission exécutive de la Fédération des professeurs de lycées de garçons et de l'enseignement secondaire féminin vient de se réunir en séance extraordinaire au lycée Louis-le-Grand, sous la présidence du professeur Cope. Le président a communiqué à la commission le résultat de la consultation instituée parmi les membres de la Fédération sur l'adhésion éventuelle de ce groupement à diverses unions de tendances diverses.

Le nombre des votants a été de 2.663 ; sur ce nombre, 1.350 ont été favorables à la collaboration avec la Fédération de l'enseignement adhérent à la C. G. T. et 1.214 se sont prononcés pour l'adhésion à la Fédération des Fonctionnaires. La majorité s'étant d'ailleurs prononcée pour l'adhésion à la C. G. T., cette dernière mesure a été décidée.

D'autre part, la Fédération continuera à collaborer avec la Fédération des Fonctionnaires et elle autorise son bureau à se mettre en rapport avec le Syndicat des membres de l'enseignement secondaire et primaire, qui se trouve ainsi officiellement reconnu.

Contre l'emprise politique

Dans le Peuple de vendredi, le citoyen E. Glay, secrétaire du Syndicat National des Instituteurs, secoue fortement les communistes qu'il accuse de mauvaise foi. Il s'attaque particulièrement à Daniel Renoult, Antonini, Delourme, qui ont écrit dans l'Humanité, il les traite ironiquement de « professionnels » qui n'ont aucune responsabilité dans la Fédération des Fonctionnaires et qui ont la prétention de donner des leçons de syndicalisme administratif.

Glay dit notamment : « ...Dégus de voir que la déviation communiste n'a eu aucune prise sur les délégués syndicaux le 1er juin, ces messieurs manient l'injure, en prennent à leur aise avec la vérité et tentent de dresser contre nous la masse des agents des services publics. »

« Besogne stupide, entreprise vaine, mais qui montre quels procédés on va désormais employer pour salir les militants qui résistent et ne veulent pas subir la doctrine de Moscou dans leurs organisations professionnelles. »

« Car la vérité est tout à l'opposé de ce qu'écrivent nos prétendus censeurs... »

Après avoir parlé de l'amnistie et du vain tapage orthodoxe. Glay parle des traitements de la façon que voici : « ...J'avais dit que les mesures de réparation ne pouvaient être décidées globalement, car à l'abri d'un texte vague mais élastique, les chefs de service organiseraient une résistance passive d'autant plus certaine qu'en général ils ont été les complices des réactionnaires de 1919 à 1921. J'ai alors proposé que tous les intéressés qui voudraient rentrer dans les cadres adresseraient une demande à leur chef de service et un double de cette demande à l'organisation syndicale. Si le chef fait la sourde oreille, ou si son interprétation des instructions reçues est restrictive, l'organisation interviendra pour obtenir justice. »

« J'ai ajouté aussi que nous n'avions pas à nous montrer plus royalistes que le roi et que nous n'avions pas à réclamer la réintégration de ceux qui ne veulent pas quitter un fromage politique ou un commerce lucratif de bouquins pour reprendre contact avec le métier d'instituteur dont ils se moquent comme de leur première chemise. En somme, j'ai plaidé pour que les garanties de réintégration l'emportent sur le bon vouloir de la hiérarchie et c'est ce que Delourme traduit en écrivant en lettres d'affiches : « Glay renonce à l'amnistie totale des instituteurs. »

« Dans la question des traitements, la mauvaise foi des rédacteurs de l'Humanité est plus évidente encore : il suffit de voir le compte rendu du Conseil fédéral publié par la Tribune du Fonctionnaire pour être fixé sur la manœuvre. La vérité est que le parti communiste, voulant se substituer aux syndicats réguliers, a repris une formule simple, mais insuffisante au moment où la loi exige la révision des traitements : la revendication des 1.800 francs lui apparaissait comme un gliau commode pour prendre les petites fonctionnaires dans ses filets, mais voilà que le Conseil fédéral des fonctionnaires à Paris, et le Congrès des postiers à Tours ont refusé de suivre ces marchands d'orviétans qui veulent faire notre bonheur malgré nous, à la manière russe ! Alors nous ne sommes plus bons à rien : cette Fédération des Fonctionnaires pour laquelle on avait encore quelques ménagements avant les élections, est devenue, elle aussi, une organisation de traites, de vendus à la bourgeoisie comme la Ligue des Droits de l'Homme ou le parti socialiste. »

Et Glay termine par une affirmation d'indépendance syndicale vis-à-vis de tous les partis politiques :

« Au fond, qu'avons-nous à risquer dans l'attaque engagée par le parti communiste contre nous ? Nous sommes tellement sûrs de notre action syndicale, nous sommes tellement prêts à dégoûter notre effort de toute compromission politique, qu'elle soit communiste ou radicale, nous avons un souci si net de notre indépendance corporative que nous ne craignons rien. »

« Jusqu'ici, seule l'association à Billiet

menait l'assaut contre la Fédération des Fonctionnaires ; voici que le parti communiste — ou tout au moins les quelques corsaires qui parlent en son nom — vient en renfort : nous avons eu raison des premiers ! Nous ne capitulerons pas devant les seconds ; on peut être sûr que la protestation unitaire, fût-elle signée des Renoult, des Antonini ou des Delourme, ne nous troublera pas dans notre action syndicale. »

Quand donc, dans l'Enseignement comme ailleurs, les sincères syndicalistes feront-ils l'unité, d'abord pour être plus forts au point de vue professionnel, et ensuite pour mieux défendre le syndicalisme contre toutes les emprises politiques ?

P. DAGOGUE.

Les grèves

Plombiers poseurs. — Réunis en assemblée générale le samedi 14 juin, affirment leur volonté de continuer le mouvement jusqu'au bout et déclarent être toujours à la disposition des patrons pour discuter leurs cahiers de revendications ; font appel à tous les camarades poseurs pour qu'ils soient présents à la réunion générale du lundi 16 juin à 15 heures, même salle, à la Bourse du travail ; invitent particulièrement les camarades de l'A.S.D. à marquer d'une façon énergique le cap du lundi. Se séparant au cri de vive la grève qui continuera, jusqu'à complète satisfaction.

Le Comité de grève.

Aux Pavés et aides

L'action que les sections des pavés et aides avaient décidée et qui a été pratiquée n'a pas tardé à porter ses fruits.

La grosse majorité des maisons de pavage paye maintenant 4 et même 4 fr. 50 de l'heure pour les compagnons et de 3 à 3 fr. 50 de l'heure pour les aides. Cela n'est pas suffisant et nous ne devons pas nous déclarer satisfaits. Il faut avoir pour la mauvaise saison 5 francs pour les compagnons et 4 fr. 75 pour les aides.

Si tous les camarades veulent continuer l'action, nous aurons ces salaires en employant la tactique que nous savons tous. Pour cela il faut cesser de faire des heures supplémentaires. L'inconscience des compagnons qui font de longues journées à tous jours est la cause du chômage et de la misère.

Mais ce qu'il nous faut ne pas perdre de vue, c'est que d'ici quelque temps de nouvelles adjudications vont être données. Nous faut donc redoubler d'ardeur dans notre action de tous les jours et ne pas laisser s'implanter la main-d'œuvre à bon marché dans la corporation. Les conditions du travail font que nous en aurons pour trop longtemps à déplorer les conséquences.

Camarades, la section vous fait un pressant appel. Tous sans distinction, rejoignez votre syndicat, seul capable d'assurer votre pain et celui des vôtres en faisant appliquer la loi de 8 heures et les salaires meilleurs.

LE FOUR.

Aux Sileurs de pierre tendre

Nous avons signalé — dans la presse d'avant-garde — la trinité de rongeurs, Billaz, Lauvergne, Moreau, comme ne payant pas encore la thune. Par un désir de théorisation, ces sileurs aux machoires redoutables en sont réduits à léser pour quelques sous. Quelques défections ont eu lieu sur certains chantiers des pierres sus-nommées, il est légitime que les plus mauvais patrons soient les plus mal servis. Sans nul doute, il est indispensable de faire le vide sur les chantiers de ces mercantis sans vergogne. Plus les récalcitrants seront nombreux, mieux il nous sera possible de les faire se rendre aux demandes des ouvriers, demandes légitimes par le coût de la vie actuelle.

L'illustre Lauvergne que la guerre a rendu millionnaire, est peut-être parmi ce lot de buveurs de sueur, celui qui exige le plus des muscles ouvriers. Ce disciple d'Harpagon n'est jamais satisfait de la production de ceux qu'il considère comme ses serfs.

Nous ne pouvons avoir aucune pitié pour ces affameurs et le devoir de chacun de nous, est d'exiger d'eux d'être traités en travailleurs conscients et avec décence. Nous disons aux copains que le travail leur appartient, ils doivent s'atteler à la besogne pour en avoir la gestion et le contrôle de façon à éviter que ces exploiters puissent encore enfler davantage leur bas de soie. Notre devoir est d'agir vigoureusement contre ces néo-traitiers de blancs.

D'ailleurs nous invitons tous nos corporants à assister à notre assemblée générale, aujourd'hui, où seront débattues les méthodes d'action à mener contre les mauvais payeurs. Il faut que d'ici peu nous ayons satisfaction pour les 8 heures et pour la thune. Pour cela nous faisons appel à toutes les volontés.

Vive la solidarité.

Le Bureau syndical.

Aux Métallurgistes de Chatou Rueil et environs

Camarades, le Syndicat des Métaux de Chatou, tout nouvellement formé, vous fait un nouvel appel pour que vous veniez grossir le nombre de ses adhérents.

Il espère que cet appel sera entendu de tous les camarades qui sans distinction d'opinions politiques ou philosophiques veulent se forger une arme solide pour se défendre contre les attaques du patronat rapace.

Allons tous au Syndicat, œuvrer pour l'unité ouvrière qui seule permettra d'engager avec assurance la bataille contre les oppresseurs.

Gaston TIBLEMONT,
26, rue de la Liberté, Chatou.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY.

Imprimerie spéciale du Libérateur
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

Les bénéfices de nos maîtres

Etablissements Kuhlmann. — En 1923, 20 millions 315.124 francs de bénéfices nets contre 6 millions 838.062 francs en 1922, soit 300 % d'augmentation en une année pour les exploités ? Et les exploités ?

Compagnie parisienne de distribution d'électricité. — Les produits bruts de 1923 s'élèvent à 59 millions contre 46 millions en 1922. Après avoir déduit 31 millions pour charges financières, loyer, amortissements, travaux, il reste un bénéfice net de 27 millions 860.259 francs, supérieur de 3 millions 463.861 francs à celui de l'exercice précédent.

La situation est prospère pour le capital, elle est mauvaise pour le travail.

Mines de la Clarence (Pas-de-Calais). — La production de 1923 s'est élevée à 180.939 tonnes contre 144.900 tonnes en 1922.

Sous la présidence de M. Maurice de Wendel, les actionnaires se sont réunis récemment à Paris et ont approuvé le bilan accusant un bénéfice net de 2 millions 656.136 fr. 36, compte tenu du report antérieur de 557.050 frs. 88.

La situation des mineurs est moins satisfaisante.

Mines d'Albi. — En 1922, il y a eu 3 millions 163.656 francs et en 1923, 4 millions 609.228 francs. A Albi, comme dans les autres sociétés, il est préférable d'être actionnaire que mineur.

Mines de Lens. — La situation est prospère pour les actionnaires. En une seule année, ils ont eu 50 % d'augmentation. En 1923, 21 millions 806.812 frs. 50 de bénéfices. En 1922, 14 millions 97.398 frs. 92.

Mines de Carmaux. — En 1922, il y a eu 6.106.969 francs et en 1923, 7.843.877 francs. Naturellement, les bénéfices nets s'entendent après avoir porté 16 millions aux amortissements, et 3 millions aux provisions. Les toucheurs de dividendes trouvent que « la situation financière est très brillante ».

Phosphates et chemin de fer de Gafsa. — Bénéfices en 1922 : 19 millions 712.911 frs. 66.

En 1923 : 22 millions 31.124 frs. 42.

Le phosphate est un bon engrais pour les actionnaires.

Société chimique des Usines du Rhône. — En 1922, le bénéfice était de 4 millions 318.658 francs. En 1923, il s'élève à 7 millions 53.303 francs.

Le dividende est monté de 12 à 18 francs. Et les salaires ?

Compagnie havraise péninsulaire de navigation. — En 1922, il y a eu 6.151.914 francs de bénéfices.

En 1923, 7 millions 563.107 francs. Cristophe Colomb mourut pauvre. Les patrons navigateurs modernes s'enrichissent vite.

“ LE DROIT OUVRIER ”

Le numéro de juin vient de paraître. Très intéressante étude de M. Juncker sur l'évolution des idées sur le risque professionnel ;

Chronique médico-légale « Encore le Gaz » du Dr Hervé. Arrêts de jurisprudence, au sujet des accidents du travail, concernant l'assujettissement, le lieu et le temps du travail, le refus de la visite du médecin contrôleur, le tiers responsable, le calcul du salaire, la faute inexcusable, les frais médicaux, etc... ;

Prud'homme : le licenciement des employés communaux, la rupture du contrat de travail par suite de grève, le respect de la loi de 8 heures dans la batellerie, la corruption d'employés, le mandat impératif accepté par un candidat prud'homme, etc... ;

Informations relatant le mouvement syndical au Japon, la réunion de la Confédération générale de la production française.

Indices concernant les prix de gros en mai, et ceux de la dépense d'une famille. La situation des travaux parlementaires. Tous les textes officiels, lois et décrets, etc... de ces temps derniers intéressants les pensionnés civils et militaires, les fonctionnaires, les clercs d'huissiers, les grands invalides, les 8 heures dans les assurances, les frais médicaux en matière d'accidents du travail, les 8 heures dans l'industrie du papier, les cheminots, etc... ;

Cette documentation est indispensable à tous les groupements et à tous les militants. Pour s'abonner : Adresser un mandat-carte de 20 francs au nom du camarade Fradin, administrateur, 33, rue de la Grange-aux-Belles, X^e.

Communiqués syndicaux

43^e Région du Bâtiment (Vaires, Torcy et les environs). — La réunion de propagande qui devait avoir lieu aujourd'hui, à 16 heures, est reportée au dimanche 22 juin, même heure.

Scieurs, Découpeurs, Mouturiers. — De 9 h. à 12 h., Bourse du Travail, Bureau 1 (5^e étage), permanence.

De 9 h. à 12 h., avenue de la République, 5, à Fontenay-sous-Bois, salle de la Coopérative, permanence.

Boulangers. — Demain, à 5 h. 30, Comité d'action, Salle des Commissions, (3^e étage).

Terrassiers, Puissiers, Mineurs. — Réunions de dimanche, à 9 heures du matin :

Bièvre : salle de la Mairie ;
Saint-Denis : Bourse du Travail ;
Versailles : Bourse du Travail ;
Argenteuil : Bourse du Travail.

Un camarade délégué fera une causerie à chacune des réunions.
A 8 heures, contrôle au Siège.

DANS LE S. U. B.

Le S. U. B. rappelle aux camarades de la Seine que l'assemblée générale se tiendra aujourd'hui 16 juin, salle Ferrer, Bourse du Travail, contrairement au communiqué paru hier sur journaux. A l'ordre du jour, il y aura : l'orientation nouvelle dans la propagande ; transformation de la gestion du S. U. B.

Le S. U. B. insiste particulièrement sur la question de la main-d'œuvre étrangère qui, par son grand nombre sur les chantiers parisiens, nous met dans une situation intenable, nuisible aux besoins de notre famille. Sans tomber dans un chauvinisme national préjudiciable à notre émancipation à tous, il est quand même d'une nécessité absolue que nous établissions en commun une modalité d'action vis-à-vis de nos patrons du gouvernement et de nos camarades étrangers.

Se contenter de gémir sur nos misères, n'est pas une solution.

Serruriers. — Conseils de Section, lundis, à 18 heures, Bureau 15 (4^e étage).

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Groupe Anarchiste Universitaire et des 5^e et 6^e arrondissements. — Jeudi 19 juin, à 20 h. 30, rue Lanneau (métro Saint-Michel, causerie sur l'« Art », par notre ami Dimanche. La réunion promet d'être fort intéressante, les camarades sont priés de faire leur petite propagande dans leur propre entourage.

Groupe du 14^e. — Réunion du groupe, jeudi prochain, 19, boulevard Voltaire « Au Rendez-Vous des Cochers », salle du premier étage. Causerie par le camarade Bonvalet. Sujet traité : « Militarisme et Patrie ». Appel pressant est fait à tous les copains sympathisants aux idées et lecteurs du « Libérateur ».

Pour notre ami Henri Faure

Troisième liste

Bernard Leclercq, 2 fr. 50 ; Emile Henry (Léger), 2 fr. 50 ; Perpigna, 5 fr. ; la compagnie à Tessier, 3 fr. ; Gamard, 2 fr. 50 ; Groupe de Lille, 20 fr. ; Hérache, 5 fr. ; L. Meurig (Folleville), 5 fr. ; E. B..., 10 fr. ; Ripol, 2 fr. ; Dufal, 2 fr. ; Groupe de Nîmes, 2 fr. ; L..., à Levallois, 5 fr. ; le Groupe d'Aimargues, aux nobles victimes du fascisme, versé par Julien Lagouste, 120 fr. ; un libérateur espagnol, 5 fr. ; Achard, 5 fr.

Total de la troisième liste..... 211 fr. 50

Total des listes précédentes..... 580 fr. 45

Total général..... 791 fr. 95

Communications diverses

Manifestation Emile Zola. — Nous rappelons aux membres des Conseils syndicaux des Syndicats de la Seine et de Seine-et-Oise, avisés déjà par voie de circulaires, que la manifestation en l'honneur de la mémoire d'Emile Zola aura lieu

AUJOURD'HUI 15 JUIN, AU PANTHEON
Les militants qui ont l'intention de s'y rendre sont priés de se trouver à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Gay-Lussac (près de la gare du Luxembourg).

A 15 HEURES PRECISES
de façon que les représentants des organisations syndicales puissent se rendre en groupe sur le lieu de la manifestation.

Les secrétaires : Guiraud et Battini.

NOTA. — Les camarades qui désirent assister à la manifestation artistique qui doit avoir lieu le soir, devront s'adresser aux guichets du Trocadéro, les places en location qui furent confiées au siège de l'Union étant totalement épuisées.

Grupo Libertaria Iidista. — Pour que les camarades suivant la méthode anarchiste de libre examen puissent se faire une opinion par eux-mêmes sur la question de la langue internationale, le groupe leur enverra un manuel d'espéranto et un manuel d'Ido, tous les deux de 32 pages. Ils pourront ainsi se décider en connaissance de cause et passer de suite à l'étude de la langue qu'ils auront choisie. Il leur suffira d'envoyer 0 fr. 75, en timbres, au secrétaire du groupe, le camarade Jules Vignes, à Saint-Genis-Laval (Rhône).

« Nos Chansons ». — Le neuvième cahier « Nos Chansons » vient de paraître (réimpression). Dans ce recueil : 15 chants ou récits, 16 pages, 7 musiques. Au sommaire : « Le chanson du Père Duchesne (chantée par Ravachol, allant à l'échafaud) » ; « Les chiens couchants » (F. Mouret) ; « Les Galvaudeuses » (Ch. d'Avray) ; « Le marchand de berlingots » (Mlle Doublier) ; « Les Affameurs » (J. Millery) ; « Les Bandits » (Clovis) ; « Le Pays clair » (F.H. Jolivet) ; « C'est beau le militarisme » (G.M. Gouté, etc... Franco : 1 fr. 10 ; les huit numéros : 8 fr. 80 (le n° 1 est épuisé). Adresser commandes et mandats au nom du camarade Coladant, 51, rue du Château-d'Eau, Café Ardennais, Paris-10^e.

Club du Faubourg. — Lundi, théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès, à 20 h. 30, mise en accusation du livre : « Cheveux longs, idées courtes : La femme inférieure à l'homme 1^{er} ». Accusé : M. Robert Salomon. Accusatrice : Mlle Isabelle Tournelli.
— Mardi, salon Bonvalet, 31, boulevard du Temple, à 19 heures, le 39^e banquet libertaire du Faubourg, présidé par M. Xavier Priyars, qui ouvrira un débat sur « La Chanson et l'Amour ».
— Jeudi, théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès, à 20 h. 30, débat sur « Les Jeux olympiques », débat sur « Le nouveau militarisme » et mise en accusation de « L'homme et ses fantômes ». Accusé : M. R. Lenormand.

Pour Germaine Berton

Nous avons reçu à l'administration les sommes suivantes, que nous avons envoyées à notre camarade Henri Laveau, à Bordeaux : Gabrielle Moutet, 5 fr. ; Joseph Tosca, à Maisons-Laffitte, 100 fr. ; Henri Labrèche, 1 fr. 50 ; Croisy, 5 fr. ; Bernard Leclercq, 2 fr. ; Emile Henry à Liège, 2 fr. ; Weiglousse, 1 fr. 50. Collecte faite à la conférence Narbonne et versée par Orasco : 40 fr. Le groupe d'Aimargues, aux nobles victimes du fascisme : 120 fr.

Nous recommandons à nos amis d'adresser directement leurs oboles à Henri Laveau, 12, rue d'Alembert, Bordeaux (Gironde).

PETITE CORRESPONDANCE

Camarade pourrait-il donner l'adresse de Badina, ou lui-même, à Dammis, 1, rue Sambre-et-Meuse, Narbonne (Aude), pour renseignements.

Gérard, de Lyon, peut-il donner de ses nouvelles au secrétaire de la J. A. ? Urgent.

Un camarade pourrait-il donner des notions d'accordéon chromatique ou des leçons à camarade connaissant la musique ? Ecrire à Vantrepotte, 8, rue du Poteau (18^e), ou petite correspondance.